



TOUTES LES SÉRIES TV NE VALENT PAS *LOST* OU *TWIN PEAKS*, MAIS QUELQUES SCÉNARISTES INSPIRÉS FONT PARFOIS DES MIRACLES. NE LOUPEZ PAS LA TUERIE DU MOMENT.

La prohibition c'est le progrès, surtout en 1080i sur HBO : Terence Winter, dont on sait qu'il a participé à la révolution de la série US en tant que scénariste sur *Les Sopranos*, balance aujourd'hui Steve Buscemi et Michael Pitt dans l'arrière boutique des pires vendeurs de gnôle de la côte Est.
Par Brendan Troadec

Après la *Nouvelle Orléans* du David Simon de Treme (cf. *Chronic'art* #68), la télé US nous offre l'*Atlantic City* de Terence Winter, qui a les couilles de situer son action dans un no man's land encore jamais abordé au cinéma ni à la télévision : la prohibition des années 20. On ne louera cependant pas trop vite l'originalité forcenée du projet puisque *Boardwalk Empire* est simplement l'adaptation d'un roman de Nelson Johnson. Et tant qu'à saigner le larfeuille, autant y aller à fond : si Winter pilote l'ensemble du projet, c'est Martin Scorsese qui réalise le premier épisode, le tout en HD, dernière mode du lessivage d'image, qui supprime le grain de la pellicule et le plaisir du flou artistique. Les premières bandes-annonces tombent et le buzz envahit le Net comme un virus ultraconformisant. Les symptômes ? Forte fièvre exubérante vomissant les superlatifs comme le pochetron du coin vomit son litron : chaîne culte + scénariste multi récompensé = série forcément géniale... A croire que le communiqué de presse a été repris tel quel par les viandards du Net en mal de sacralisation critique. Alors, *of course*, le démarrage est excellent, on frôle les 5 millions de spectateurs américains pour le premier épisode - les estimations du nombre de vaillants chevaliers français pourfendeurs d'Hadopi ayant téléchargé le pilote restent encore sujet à caution. Le *delirium tremens* d'une Amérique sous contrôle des ligues de vertu semble devoir intoxiquer pour un bout de temps les écrans puisque HBO signalait pour une deuxième saison à peine ces chiffres connus. Au centre de cette superproduction, la relation entre Steve « *Droopy face* » Buscemi, pupet master qui tire les ficelles politiques et criminelles dans tout *Atlantic City*, et son protégé Michael « *je suis un androgyne forcé* » Pitt, en mode retour traumatique de la WWI. Le format télévisuel permet à Winter d'articuler autour du politicard véreux incarné par Buscemi une foule de personnages « authen-

tiques » : femme battue, mafiosi à moustache, black cireur de pompes... ainsi que les fameux agents de la prohibition, sorte d'empaffés chargés de faire respecter le *Dry Climat*, forts d'un entraînement spartiate sur le mode militaire importateur de démocratie. La reconstitution scrupuleuse de la glorieuse époque du tord-boyaux, c'est l'argument principal d'une production qui étale son pèze à chaque plan, cadré bien large pour qu'on sente bien la débauche de moyens. Le pittoresque s'impose donc comme moteur de la série : folklore des backrooms enfumées, où les vestes de tweeds se congratulent de la connerie des femmes entrant en démocratie, nostalgie des clandés délicatement reconstitués, avec leur fameux rings de nains boxeurs, célébration des guest-stars mafieuses certifiées AOC, les Lucky Luciano et Al Capone dans leur jeunesse insouciante. La série suit la mode d'alors et affiche derrière une respectabilité de façade un arrière-fond claudiquant dans les latrines. Imaginez un *prime-time* qui prend le temps de s'attarder sur une femme enceinte lardée de coups par son alcoolo de mari, qui s'applique à ne pas détourner la caméra d'un visage explosé à bout portant... Mais si la série prend le temps de sodomiser son spectateur sevré aux *24H chrono* dans le sens inverse de la raie, c'est par son déroulement posé et lent, loin du rythme effréné habituel d'une série US. Et pourtant le public adhère à ce rythme très cinématographique, qui prend le temps de poser une ambiance, de laisser une scène s'étirer dans le temps. Winter distille sagement et calmement des bases solides pour son honorable fondation ; reste à voir si les enjeux de la première saison tiendront leurs promesses électorales.

Boardwalk Empire
Prochainement sur Orange Cinéma Séries

David Askevold
extrait de l'œuvre
Ten States In The West - 1978
photographies couleur

« L'ART, C'EST CE QUI LA REND LA VIE PLUS INTÉRESSANTE QUE L'ART ». ROBERT FILIOU N'AVAIT PAS TORT, LA PREUVE PAR NEUF.

LE MYSTÈRE ASKEVOLD
Pionnier de l'art conceptuel, David Askevold (1940-2008) a rarement été exposé en Europe et reste curieusement méconnu de ce côté-ci de l'Atlantique. La rétrospective qui se tient au Consortium de Dijon à partir du 20 novembre 2010 est l'occasion de découvrir une œuvre complexe et déroutante.
Par Julien Bécourt



Askevold s'intéressa tout au long de sa carrière aux relations ambiguës que nourrit l'homme avec son environnement et à la dissolution croissante du lien entre la nature et la société. Captivé par Willem de Kooning, il s'investit à ses débuts dans la peinture abstraite, préconisant un retour du spirituel dans l'art tel que l'avait théorisé Kandinsky. C'est en tissant des liens entre l'anthropologie et les arts plastiques qu'il bifurque à la fin des années 1960 vers le land art et la performance et dirige une « projects class » qui accueille les artistes les plus innovateurs des années 1970. Dans ses écrits théoriques, Askevold fustige « *la complicité de la production culturelle dans la colonisation et la marchandisation de l'environnement naturel* ». Cette pensée critique se traduit plastiquement par une abondance d'oxymores et de références cryptiques qui sous-tendent une dimension métaphysique. La pièce emblématique *Kepler's Music Of The Spheres Played By Six Snakes* (1971- 1973) fait état de son intérêt pour des dispositifs combinant plusieurs mediums. Ses installations vidéos et photographiques témoignent de sa fascination croissante pour des formes de narrations fragmentaires, issues aussi bien des tabloïds hollywoodiens que des films d'horreur de série B ou des soap-operas. Cette manière de créer un état de confusion, déjouant les attentes d'une narration conventionnelle, rejoint son attrait pour l'hypnose, la transe rituelle et les états altérés de conscience. A partir d'un fait divers emblématique du cauchemar américain (l'assassinat de Sharon Tate par la Manson Family), *Love Mansion* (1996) aligne une série de montages photographiques à la facture très *glossy*, focalisant sur des images d'archives de la scène du crime mêlés à des détails de la demeure capturés par l'objectif d'Askevold. Non dénuée d'humour noir, cette juxtaposition d'indices macabres renvoie aux superstitions qui entourent l'histoire de la maison maudite, habitée successivement par plusieurs stars hollywoodiennes. A la façon d'un jeu de pistes, l'œuvre souligne la manière dont la fiction interfère avec le réel au point de s'y substituer. Il

incombe au spectateur de reconstituer mentalement ce puzzle « hantologique » aux pièces manquantes. Qui dit « hantologique » dit fantôme : attiré d'un point de vue esthétique par les phénomènes surnaturels, Askevold collabore avec Mike Kelley sur *Two Dreamers* et *Poltergeist* qui tracent un parallèle entre les archives photographiques de l'art conceptuel et les fantômes captés sur pellicule. A la même époque, il réalise la performance *The Ghost of Hank Williams* (1979), réactivée et augmentée en 2004 sous le titre *Conjuration / Invocation Of The Ghosts Of Hank Williams & Hank Snow*. Dans une pièce plongée dans l'obscurité où résonnent les chansons grésillantes des deux icônes country, Askevold fait vrombir une basse électrique accompagnée d'un joueur de *theremine* dans l'espoir d'établir une *connection spirite*. Passionné de musique, il réalise également dans les années 1980 une vidéo pour le groupe punk-hardcore Hüsker Dü. De par sa physicalité, le rock bruitiste lui apparaît en toute logique comme un semblant de rituel contemporain. A la fois chamane et (dé)mystificateur, l'artiste brouille insidieusement les pistes et fait vaciller le principe de réalité. Ses œuvres apparaissent comme de pures constructions mentales, où se stratifient plusieurs couches de références et de temporalités. Il serait vain d'y rechercher une lecture à sens unique ou une quelconque élucidation. Echappant à toute signification stable, désamorçant tout système de pensée unique, déjouant les pièges rhétoriques et formels des chapelles artistiques qu'il a lui-même contribué à bâtir, l'œuvre d'Askevold demeure insaisissable. « *Rien n'est vrai, tout est permis* », semble-t-il nous souffler depuis sa dernière demeure, tandis que nous continuons à n'y voir que du feu. En ces temps d'obscurantisme consumériste, son fantôme serait bien avisé de venir nous rendre visite.

David Askevold
Du 19 novembre 2010 au 15 février 2011
Le Consortium - 16 rue Quentin - Dijon (21)